La grande libellule Aeschna porte également par endroit le nom de «Spierkeljon». Le vol saccadé ainsi que le long et mince abdomen de cet insecte ont sans doute suggéré au peuple l'image du scorpion.

Relevons enfin que le «Wâsserspierkeljon» de notre pays n'est autre chose que la «Nepa cinerea», Wasserskorpion, de l'ordre des Rhynchotes, qui est cependant capable de piquer avec force et très sensiblement.

Le secrétaire: F. HEUERTZ.

## Les dangers de l'opium.

(Fin.)

Pour quelque peu qu'il incline aux égarements névropathologiques, il tombera sûrement victime de l'affection morbide du morphinisme. C'est l'occasion qui fait le larron, et il ne faut pas s'étonner, de ce chef, que l'abus de l'empoisonnement voulu soit aujourd'hui une tare essentiellement médicale. Ce sont les applications plutôt légères et purement occasionnelles qui font que la morphinomanie atteint, dans 40—50 % des cas observés, des médecins, des pharmaciens, des infirmiers, des sages-femmes etc. qui tous finissent par tomber victimes d'une confiance exagérée en les bienfaits factices du narcotique. Les effets additifs des injections légères, mais répétées, de la morphine sont les mêmes que ceux que nous avons esquissés plus haut, en parlant de l'opium. Ici la déchéance physique est suivie d'une déchéance morale non moins notoire en ce sens qu'elle aboutit à une aboulie complète et à une béate indifférence vis-à-vis des devoirs les plus sacrés. La morphinomanie, c'est la faillite de la volonté. Le malade se désintéresse de ses affections et de son honneur, il ne connaît plus ni famille ni ambition, il ne fait plus que rêvasser et paresser. Il y a des moments de retour, il y a des efforts pour sortir du marasme, mais dans la majeure partie des cas il ne s'agit que des vagues élans d'une impulsivité moribonde. Le leurre mensonger de l'euphorie est remplacé peu à peu par les visions grimaçantes d'une cachexie qui provoque des phénomènes d'hypertension, d'insuffisance cardiaque, d'albuminurie et les accès de désespoir qui peuvent pousser au suicide.

Tout comme l'alcoolique le morphinomane peut se vanter de «supporter» des quantités invraisemblables du poison. Le morphinomane peut absorber des doses 200—300 fois supérieures à la quantité qui tuerait un homme normal. C'est une adaptation biologique d'une envergure qui est en rapport direct avec la formidable déchéance à laquelle ces extravagances des opiomanes et des morphinomanes doivent aboutir... Lasciate ogni speranza voi

ch'entrate! C'est la malédiction inscrite aux portes de l'Enfer du Dante, c'est en même temps celle que la Nature a attachée à l'usage et à l'abus des stupéfiants. Qu'on cherche à retirer la drogue au morphiniste professionnel! Vain effort! Il est hanté par une «faim» atroce qui est pire que le mal. Le morphinomane sérieusement amorcé qui veut se guérir tourne en cercle comme le mouton malade du tournis, cercle vicieux s'il en fut! C'est encore Claude Farrère qui a trouvé des accents déchirants pour peindre les tribulations et les tortures de la victime qui veut dérober son corps et son sang aux morsures du vampire qui s'est abattu sur lui: «Je ne me soucie plus d'aucune autre chose. Je n'ai plus de métier, je n'ai plus d'amis... Il n'est plus une sensation humaine qui me soit restée et pas un acte d'homme que je puisse faire. Rien! Ah, si! une chose, un verbe: souffrir! Une heure sans opium, voilà l'horrible, l'indicible chose, le mal dont on ne guérit pas, parce que, cette soif-là, la satiété même ne l'éteint pas... Et je suis le damné qui, pour se délasser de la braise ardente, trouve seulement le plomb fondu.»

Le sevrage du morphinomane est donc une lourde tâche, une véritable mer à boire ou, pour qui préfère le langage imagé des mythologistes helléniques: c'est, de la part du malade, un supplice de Tantale, de la part du médecin un travail de Sisyphe.

Ici plus que chez les alcooliques la désintoxication trop brutale peut faire du morphinomane un aliéné. Il faut donc une régénération des humeurs aussi prudente que consciencieuse et acharnée. Vouloir avoir recours aux médicaments substitutifs tels que l'héroïne ou la cocaïne, c'est chasser le diable par Belzébuth. On aboutit à greffer sur le vice de la morphinomanie celui de l'héroïno- ou de la cocaïnomanie. L'héroïne est un alcaloïde synthétique dérivé de la morphine, une diacétylmorphine. Sa première apparition, en 1898, a eu la vogue éphémère de presque toutes les drogues modernes. On croyait avoir créé un succédané qui, tout en ayant les qualités de la morphine, ne donnerait pas lieu à une intoxication. Le «remède» était plus violent que le poison. Quant à la cocaïne nous avons vu plus haut combien elle renchérit encore sur les effets empoisonnants de la morphine.

Le «traitement» le plus sûr est la prophylaxie sociale. Il faut, par des lois efficaces, enlever aux hommes la possibilité de se procurer la drogue délétère. Il y a presque un siècle — en 1839 — la Chine avait entrepris de se débarrasser de ce vice national en interdisant l'importation de l'opium dans ses Etats. Peut-être que ce boycottage officiel ne visait pas tant l'assainissement moral de la Chine, qu'il visait plutôt la ruine des importateurs anglais. Dans

tous les cas l'Angleterre, à cette époque, réagissait par la«Guerre de l'Opium» et, en 1842, les Anglais imposaient aux Chinois le traité de Nanking aux termes duquel ils s'emparaient dé Hong-Kong comme colonie, et les Chinois devaient ouvrir, en outre, quatre nouveaux ports au commerce de l'opium indien. Les contrebandiers britanniques dont la milice chinoise avait confisqué les stocks ont dû être largement indemnisés. Ce n'est qu'au 20e siècle, en 1906, que des représentants de la Chambre des Communes, appartenant à une nouvelle génération moins âpre au gain, demanda au Gouvernement anglais de réduire au minimum de la consommation médicale la culture et le commerce de l'opium et d'en abolir, par ailleurs, le trafic «moralement injustifiable».

Depuis on a vu naître un peu partout, dans tous les pays, des efforts généreux pour sauver la population de tous les pays et de tous les continents de ces épidémies nouveau genre qu'on appelle les toxicomanies. Aujourd'hui c'est l'Amérique qui, après la Chine, est le plus sérieusement menacée du fléau, et c'est grâce à l'initiative de Mgr. Brent, évêque des Philippines, que le Gouvernement américain convoqua, en 1909, la Conférence de Shanghaï où treize Etats essayaient de régler sur une base internationale la production et le trafic de l'opium et de ses dérivés. Suivaient, en 1912, la Conférence et la Convention de La Haye. Il va sans dire que dans ces réunions il fallait lutter fort contre les préjugés intéressés du capital et du fisc et contre les conceptions d'ordre non moins utilitaire des représentants de l'économie politique.

En 1916 la France a promulgué une loi qui déclare la guerre à outrance au morphinisme et au cocaïnisme et qui punit de trois mois à deux ans de prison:

1° Les toxicomanes surpris au moment où ils se livrent, en société, à l'usage des stupéfiants; ou s'ils sont trouvés porteurs, sans motif légitime, d'un alcaloïde vénéneux; ou encore s'ils tentent de s'en faire délivrer sans ordonnance ou avec une ordonnance fictive.

2° Les trafiquants et les tenanciers de bars, de restaurants etc. qui facilitent l'emploi de la morphine, à titre onéreux ou même à titre gratuit.

3° Le médecin et le pharmacien complices des toxicomanes.

Depuis l'année 1920 la Société des Nations a mis également sur son programme la lutte contre le commerce et l'usage illicites des drogues empoisonnantes. En 1924 elle réunit deux conférences intercontinentales afin d'organiser un contrôle de la plus grande envergure non seulement sur les pays de l'Asie, mais sur tous les pays civilisés de l'Univers que les fléaux de l'opiomanie et de la

cocaïnomanie menacent d'entraîner au même gouffre. Malheureusement ces deux Conventions n'ont pas été adoptées par tous les pays, et ce sont les Etats-Unis surtout qui, bien qu'ayant adhéré à la Convention de la Haye, se sont refusés à adhérer à celle de Genève.

Entretemps une nouvelle conférence internationale contre l'opium et les drogues nocives a séjourné à Genève les 28 et 29 avril de cette année-même, conférence qui, cette fois-ci, était due à la généreuse initiative de la Ligue Internationale de Femmes pour la Paix et la Liberté. Le comité d'honneur de cette illustre assemblée aux tendances essentiellement éthiques était composé de personnages très distingués, proéminents même de l'Ancien et du Nouveau Monde. L'Angleterre était représentée par Lady Acland, présidente de la Fédération libérale de femmes, Lady Barrett, ancienne présidente de l'Association internationale de femmes médecins, Lady Parmoor, ancienne présidente de l'Union Mondiale des jeunes filles chrétiennes etc. Les Etats-Unis avaient envoyé Miss Addams, le Dr. Alice Hamilton et Miss Seymour, la France les professeurs Lambert (droit) et Langevin (sciences), le Dr. Madeleine Pelletier etc. L'Allemagne était représentée par Einstein et Quidde, Anita Augspurg, Richarda Huch et l'admirable femme et artiste qu'est Kaethe Kollwitz, la grande amie des déshérités de la vie. La Suisse avait détaché Auguste Forel, la Suède Selma Lagerlöf ... N'insistons pas sur les autres noms et pays. Mais ce qui doit nous intéresser, nous autres, c'est que cette conférence internationale de l'année 1930, qui s'adressait aux hommes politiques, aux médecins, aux professeurs, aux instituteurs et à tous les hommes et femmes de bonne volonté, avait choisi comme porte-parole, dans l'assemblée publique du 28 avril, ensemble avec Mme Marcelle Capy, l'éminente avocate de Paris et M. Gallavresi, professeur à Milan, notre compatriote, M. Justin Zender, docteur ès sciences et privatdocent à l'Université de Genève. Pour comprendre pourquoi ce jeune Luxembourgeois a été ainsi à l'honneur, à l'occasion de cette conférence aux larges visées internationales, il faut savoir que M. Zender a publié l'année passée son travail scientifique le plus récent et dont le nom de baptême dit toute sa portée et tout son contenu. Il s'agit de «La Question de l'Opium», par Justin Zender. Malgré la concentration qui a été imposée au jeune auteur par l'iniquité des temps — il s'agit d'environ 280 pages de texte — le livre représente une vaste étude monographique, la première de ce genre, des problèmes multifacettés et manifestement actuels que comporte le sujet indiqué. Il est dédié à un éminent botaniste, savant de renom euro-

péen, M. le professeur Chodat de Genève, beau-père du jeune auteur.

Les fins de chapitre sont suivis régulièrement d'une bibliographie aussi imposante que choisie. La partie botanique et l'historique du Pavot prennent une large part, de même que l'aperçu sur les nombreuses sortes d'opium et sur la chimie du latex et de ses alcaloïdes. Sont développés les actions physiologiques et les effets pharmacologiques, la question de l'accoutumance avec toutes ses théories et hypothèses scientifiques, les phénomènes de la toxicologie, les usages et abus des fumeurs, mangeurs et buveurs d'opium, les questions ardues du morphinisme et de la morphinomanie, les cures de désintoxication etc. Les données statistiques des divers Etats et les données concernant les conférences et conventions (avec les textes originaux) prennent à elles seules presque une centaine de pages. Aussi la critique savante des différents pays n'a-t-elle pas hésité de reconnaître la haute portée scientifique et sociale de cette étude encyclopédique, véritable travail de spécialiste qui, dans cette grave question des toxicomanies, «apporte la contribution et l'autorité de sa science, citant des chiffres à l'appui des faits et soulignant l'effroyable ampleur qu'a atteinte dans certains pays la toxicomanie et l'usage extramédical des stupéfiants...» Le livre de M. Zender, synthèse consciencieuse, substantielle et claire d'une littérature devenue immense, s'adresse au grand nombre et mérite de trouver un auditoire mondial aussi nombreux et aussi choisi que possible.

Il y a quelques semaines le Cinéma de la Cour exhibait, ici en ville, des scènes de film réalisées par Richard Talmadge et portant titre: En avant Diavolo. Les spectateurs luxembourgeois avaient l'occasion, alors, de voir s'étaler devant leurs yeux les dessous passablement lugubres d'une des nombreuses fumeries clandestines de l'Amérique ainsi que la lutte acharnée des autorités responsables contre les abus de ces «repaires du vice». Le danger est de tous les pays et menace toutes les classes sociales. Le cri d'alarme des Romains: Hannibal ad portas vient déjà trop tard, pour notre Grand-duché également. Notre pays fournit également sa quotepart à la disproportion angoissante qu'il y a entre les 700—800 t d'opium déclarées suffisantes pour les besoins médicaux de tous les continents et les statistiques récentes qui dénoncent une production annuelle et mondiale de 7000—8000 t et au delà. Partout où le vice est entré, il fait tache d'huile, et les conventions susmentionnées visent avant tout le contrôle international de tous les stupéfiants et la réduction de leur production aux seuls besoins de la science et de la médecine. Pour réaliser ce programme immense

il faut le concours éclairé des hommes et des femmes d'élite de tous les pays civilisés, il faut... Mais rappelons plutôt le mot d'ordre qui a été lancé par le Journal de Genève du 29 avril 1930, sous l'impression justement des conférences du 28 et du 29 avril à la réussite desquelles M. Zender a contribué pour une si large part: «Il est grand temps que l'opinion publique s'émeuve du scandale des narcotiques et fasse preuve, une bonne fois, qu'en cette matière comme en tant d'autres, la croisade contre le mal ne peut se faire avec efficace sans elle ... Le spectre de l'opium et des alcaloïdes stupéfiants a promené sa hideur de pays en pays par les voies diaboliques d'un vaste réseau internatic nal, en sorte que l'intoxication progressive de l'humanité s'accomplit lentement, encouragée consciencieusement par des exploitations méprisables...»

Nous ne saurions mieux terminer notre exposé qu'en invoquant l'autorité persuasive de cet autre savant luxembourgeois qu'est M. Guillaume Capus de Paris, ancien Directeur Général de l'Agriculture en Indochine et auteur d'une longue série d'ouvrages scientifiques de premier aloi. Voici à peu près, en raccourci, comment il termine son aperçu sur l'opium dans son livre le plus récent intitulé «Les Produits coloniaux d'origine végétale»:

«Gardons-nous de céder à la curiosité, à l'entraînement de l'exemple et à la puérilité d'un exotisme de parade, gardons-nous bien de vouloir vaincre une première répugnance, comme à l'âge où la première cigarette amenait le repentir stomachal... L'opium est tueur d'énergie, d'équilibre mental et de santé. Pour être acquises moins brutales que par l'alcool, les déchéances physiques et intellectuelles qui font cortège à l'abus de l'opium n'en sont pas moins le résultat d'une accoutumance tyrannique dont l'énergie de la volonté arrive difficilement à triompher.»

Ed. PIERRET.

---

**Erratum:**

N° 6, p. 104, l. 7 d'en bas, lire: «dynamisme physiologique et psychique» au lieu de «dynamisme physiologique et physique».